

La tragédie de Longueville du 7 septembre 1944



Si de nombreux hameaux échappèrent aux horreurs de la guerre 40-45, Longueville connut un épisode tragique. Le jeudi 7 septembre 1944, lors du repli des troupes ennemies, un officier allemand fut abattu par des tireurs isolés au lieu-dit " La Haisse " (situé entre Tohogne et Longueville). Les représailles ne se firent pas attendre.



Une dizaine de soldats allemands vinrent une première fois à Longueville et à Coquaimont. Ils incendièrent des meules de foin ainsi que des hangars à fourrage. Ils boutèrent ensuite le feu à la ferme de la Haisse et à ses dépendances. Heureusement, la famille Quoibion, locataire des lieux, était absente du domaine au moment du drame.

A la nuit tombante, les Allemands déferlèrent à nouveau dans les deux localités précitées mais cette fois animés d'idées meurtrières. Les issues des villages furent bouclées. Agressifs, sans pitié, ils tiraient dans toutes les directions. La population était terrorisée. La plupart des habitants se

cachèrent dans la campagne, dans un verger, derrière une haie, à proximité de leur domicile. D'autres s'enfuirent vers le village de Houmart en empruntant les champs et les vieux chemins. Ils entendaient les balles siffler au-dessus d'eux. Bientôt des lueurs d'incendie se précisèrent et le bruit sinistre des tuiles et des vitres qui éclataient les terrifiaient. Ils ignoraient quelles maisons brûlaient. De plus, souvent séparés des membres de leurs familles, ils craignaient le pire pour leurs proches.

A Longueville, Louise Magis (épouse de Charles Dochain) fut tuée sur la route près de chez elle. Gravement blessé, son fils Eugène alla se réfugier au local d'écémage. Il mourut dans les bras de Félicienne Septon qui se cachait à cet endroit. A Coquaimont, les Allemands incendièrent les maisons de Marie Borlon, des Bernard, des Robin et les étables de Maria Tasia ; à Longueville, ce furent les habitations des Landrecy et des Ramelot. Ces derniers, Alphonse et Mathilde (frère et sœur), ignorant le danger qui les guettaient, étaient sur le seuil de leur porte quand les Allemands arrivèrent. Ils subirent un tir nourri. Probablement blessés, ils se réfugièrent dans l'étable contiguë. Malheureusement, celle-ci fut incendiée et ils moururent carbonisés.

Ce n'est qu'au petit matin, qu'on put mesurer l'ampleur de la tragédie. Beaucoup demeurèrent une quinzaine de jours à Houmart et à Hermanne, ayant du mal à surmonter le traumatisme. Les personnes sinistrées, démunies de tout, bénéficièrent de dons; elles durent trouver un toit provisoire, tantôt chez des voisins bienveillants, tantôt dans une remise épargnée, en attendant qu'on reconstruise leur maison.

Témoignage de Gisèle Thésia-Quoibion

Lorsque se déclenchèrent les terribles événements, il n'y avait pas âme qui vive à la ferme de la Haisse : ses occupants étaient absents. Gisèle, petite jeune fille de 13 ans, était chez ses grands-parents à Longueville. Les Allemands n'hésitèrent pas à mettre le feu aux bâtiments de la Haisse,

d'autant qu'ils se situaient à proximité directe de l'endroit où l'un des leurs avait été abattu. Habitation et bâtiments fermiers s'embrasèrent. Seul un corps de logis nouvellement construit (et non encore occupé) échappa au désastre.

Lorsque les Allemands arrivèrent à Longueville, Gisèle s'échappa du village à travers la campagne et gagna Houmart. Elle passa la nuit dans une citerne.

Le lendemain, ses parents purent mesurer l'ampleur du sinistre. Les animaux de la basse-cour et les cochons furent retrouvés carbonisés.

La reconstruction de tous ces bâtiments fut rondement menée.

Témoignage de Marie Michel-Pirotton

Marie avait 21 ans lorsque Longueville connut les événements tragiques de septembre 1944.

Dix-sept mois plus tôt, elle avait quitté (avec ses parents et ses 4 frères et sœur) la maison de sa grand-mère à Tohogne pour s'installer, à Longueville, dans une maison plus vaste appartenant à sa tante Philomène Pirotton.

Les Allemands vinrent une première fois au village vers 15 h. Ils limitèrent leurs représailles à des feux boutés à des meules de foin et à des hangars (dont celui d'Elise Théate). Ils tiraient aussi de façon anarchique et sporadique. Mais ils ne tardèrent pas à se retirer.

Craignant, à tort, que des membres de l'Armée Blanche se soient réfugiés à Longueville et à Coquaimont, ils allèrent chercher instructions et renforts au Château de Bomal. Vers 19 h., ils revinrent en plus grand nombre, bien décidés à se venger, ayant soin de bloquer toutes les issues (les routes d'Ouffet, de Tohogne et de Houmart). Alors, ils commencèrent à tirer sur les civils et à incendier leurs habitations. Rapidement la famille Pirotton (les parents et ce jour-là deux de leurs enfants: Marie et René) se sauvèrent par l'arrière de la maison et se cachèrent derrière une haie. Un Allemand, très proche d'eux, escalada la haie en question pour mettre le feu à une meule de foin avec des allumettes. Ils retinrent leur souffle, craignant pour leur vie. Si l'Allemand s'était retourné, il les aurait inmanquablement aperçus... Paralysés par la peur, ils restèrent prostrés à cet endroit jusqu'à minuit puis ils se dirigèrent vers Tohogne en empruntant les prés. Ils se rendirent d'abord chez Léon Jaz qui habitait rue Intedeüs-Soyes. Ce dernier fut chargé d'avertir en douceur sa voisine Sophie Ninane (veuve Jules Comblin), la grand-maman et marraine de Marie.

Le lendemain, ils purent constater que leur maison et ses dépendances avaient entièrement brûlé (ainsi qu'un cochon, deux chèvres, deux brebis et la basse-cour, retrouvés carbonisés). La maison attenante qui appartenait au papa et à la tante de Marie (Théophile et Stéphanie Pirotton), heureusement non occupée, fut également la proie des flammes. Ces deux habitations ne furent pas reconstruites. Leurs propriétaires reçurent des bons de caisse des Dommages de guerre en guise de compensation. La famille Pirotton, ayant tout perdu, vécut encore deux ans chez la grand-maman de Marie avant d'acquérir une habitation au centre de Tohogne.

Témoignage de Marcel Ringlet et de son épouse Juliette Tasia

La découverte du corps de l'officier allemand abattu déclencha chez ses compagnons d'armes un brutal désir de vengeance. Ils incendièrent la Haisse (ferme et dépendances) puis arrivèrent à Longueville (en jeep ?). On les entendait vociférer sur la grand-route. Dans un premier temps, ils se bornèrent à incendier des meules de foin. De petits foyers se développaient ça et là. Mais lorsqu'ils revinrent à la veprée, ils bloquèrent les issues du village.

Alphonse et Mathilde Ramelot (frère et sœur, lui malentendant), non conscients du danger, étaient venu voir ce qui

se passait sur le pas de leur porte. Faisant une cible facile, les Allemands tirèrent sur eux. Le lendemain du drame, on les retrouva carbonisés dans un coin de l'étable.

Théophile Hougardy, lui, se sentit en danger. Il se laissa tomber par terre devant sa ferme et fit le mort. Cette ruse le sauva.

Eugène Dochain (12 ans), blessé par balles devant chez lui, trouva encore l'énergie de fuir vers la carrière. Sa maman, Louise Magis, témoin de toute la scène, voulut lui venir en aide. A ce moment, les vaches de chez Landrecy revenaient vers la ferme pour la traite. Louise crut trouver un refuge momentané en se glissant dans le troupeau, mais les Allemands, bloqués par les bêtes et irrités à l'excès, tirèrent dans le tas et lancèrent une grenade qui explosa au visage de Louise. Elle avait 39 ans.



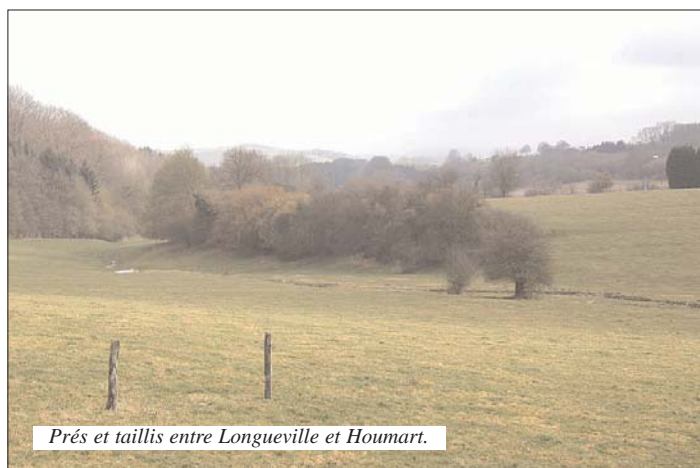
Louise Dochain-Magis.



Son fils Eugène Dochain.

A Longueville, la ferme Lapaille, exploitée par Arthur Landrecy, brûlait. Son épouse Anna Sarlet s'était réfugiée dans la cave avec son bébé. Elle n'avait qu'une alternative : sortir ! Un Allemand était dans la cour, près à tirer. En voyant cette mère désemparée portant son enfant, il lui tourna le dos et la laissa fuir.

Alors que tous ces événements tragiques se produisaient, Marcel et Juliette faisaient le beurre. Très vite, ils décidèrent de fuir. Ils prirent la direction de Houmart en compagnie de Marie Ninane (maman de Juliette) en empruntant les prés et les vieux chemins. Partout, on entendait tirer et mitrailler; ils voyaient passer les balles traçantes au-dessus d'eux dans un ciel qui s'obscurcissait. Ils percevaient, même de loin, les bruits provoqués par les incendies des maisons. Sous l'action de la chaleur, les tuiles craquaient de façon sinistre. Compte tenu du stress et de l'état de santé de Juliette (elle était enceinte de six mois), son mari la porta une bonne partie du chemin. Ils furent accueillis chez Alphonse Borlon à Petit-Houmart.



Prés et taillis entre Longueville et Houmart.

Le lendemain matin, Marcel revint aux nouvelles à Longueville et à Coquaimont. On pouvait reconnaître ceux qui avaient vécu la tragédie à leur teint livide, consécutif à la peur intense et à la nuit blanche qu'ils venaient de vivre. Hubert Robin (85 ans), gravement blessé, était couché dans la rue à Coquaimont, n'ayant pas encore été secouru. Il était blessé aux fesses et avait des coups au visage. Marcel le prit sur son dos et le transporta jusqu'à Houmart. En voyant le triste tableau, bien des Houmartois ne purent retenir leurs larmes. Les premiers soins lui furent donnés chez Alphonse Borlon, puis il fut soigné par un médecin de Durbuy. Malgré son grand âge, il survécut à ses blessures. Il mourut le 12 janvier 1946.

Témoignage d'Emile Théate

Lorsque les Allemands arrivèrent à Longueville la première fois, ils incendièrent meules et hangars (entre autres celui de François Théate).

La seconde fois, les Allemands se montrèrent bien plus menaçants : ils tiraient sans discernement et boutaient le feu aux habitations. Sa maison échappa par miracle à l'incendie : une poutre se consuma dans la cave, sans plus.

Chez Ramelot (qui devint son habitation), Alphonse et Mathilde étaient sur le seuil de leur porte quand les Allemands arrivèrent près de chez eux. Ils subirent un tir nourri (des marques d'impact de balles sont encore visibles sur l'encadrement de la porte d'entrée de l'habitation). Probablement blessés, ils se réfugièrent dans l'étable contiguë. Malheureusement, celle-ci fut incendiée et ils moururent carbonisés.

Emile Théate se sauva à Houmart et trouva refuge chez Joseph Bontemps. Les habitants de Houmart, alertés par l'épisode dramatique qui se passait près de chez eux, craignaient de subir le même sort. Chez Joseph Bontemps, une vingtaine de personnes passèrent la nuit dans une citerne !



Maison Ramelot qui devint celle d'Emile Théate.

Témoignage de Gilda Bernard-Théate

Lors des événements tragiques, elle se trouvait chez elle à Coquaimont en compagnie de son père Hector et de sa sœur Gabrielle. Les Allemands arrivèrent une première fois au village et mirent le feu à des meules de foin (dont une devant chez Désiré Douhard), puis ils disparurent. Ils revinrent une seconde fois avec des idées meurtrières. Ils tuèrent Louise Magis et blessèrent grièvement son fils Eugène Dochain. Le jeune garçon alla se réfugier à la vieille laiterie (local situé près de l'ancienne carrière de pierre bleue, servant de local d'écémage et de four à pain - hors d'usage au moment des faits, actuellement détruit -). Il mourut d'une hémorragie interne dans les bras de Félicienne Septon (maman de Gilda) qui se cachait à cet endroit.

Les Allemands, qui venaient de la Haisse, incendièrent les maisons de Marie Borlon, des Bernard, des Robin et les éta-

bles de Maria Tasia. A Longueville : chez Landrecy et chez Ramelot. Pendant ces heures sombres, Landrecy revenait avec ses bêtes vers la ferme. Le troupeau était au plein milieu de la route. Les Allemands tirèrent sur les vaches, en tuant et en blessant plusieurs.



Ancienne carrière de pierre bleue de Désiré Douhard.

Gilda et les siens entendaient tirer. Ils voulurent se sauver par l'arrière du bâtiment mais, voyant les lueurs rouges des balles traçantes, ils prirent peur et renoncèrent. Ils allèrent se cacher entre deux haies au-delà de la prairie située en face de leur maison. Là-bas, ils se mirent à plat ventre. Il commençait à faire noir. Bientôt, ils distinguèrent les lueurs inquiétantes de plusieurs incendies. D'où ils étaient, ils ne pouvaient apprécier avec certitude si leur habitation était en flammes ; néanmoins, des reflets lugubres leur donnaient à penser qu'elle brûlait. Des cris fusaient de partout, mais ils n'en connaissaient ni les auteurs, ni l'origine. Des tuiles et des carreaux éclataient.

Ce n'est qu'au petit matin, après une nuit affreuse, qu'ils osèrent rentrer à leur domicile pourtant si proche (une peur indicible les ayant paralysés toute la nuit). Leur maison avait échappé au désastre. En cassant un carreau d'une fenêtre, les Allemands avaient bien essayé d'y bouter le feu ; les rideaux brûlèrent mais l'incendie ne se propagea pas.

Joseph Bontemps de Houmart, qui était venu en éclaireur à Longueville et à Coquaimont, les rencontra et put leur ôter une lourde inquiétude : leur épouse et mère était saine et sauve, réfugiée à Hermanne chez Dieudonné Septon. Toute la famille alla y loger durant une semaine.

Peu de temps après les faits, Gilda et sa maman vinrent à la hâte chercher des vêtements et quelques ustensiles de première nécessité. Elles s'introduisirent chez elles comme des ombres, n'ayant qu'une envie : quitter ces lieux oppressants.

Les sinistrés reçurent des colis de la Croix-Rouge comprenant draps de lit, essuie-mains, etc. La maison de Marie Borlon (située à côté de celle de Gilda) ne fut pas reconstruite.

Témoignage de Lucie Raes-Douhard

Lors de leur première incursion à Longueville et à Coquaimont, les Allemands mirent entre autres le feu au hangar de la ferme Marcel Demarche (appartenant à Alphonse Quoibion). Désiré Douhard (papa de Lucie) aida Marcel à sauver le foin et/ou la paille qui pouvait encore l'être.

Pendant ce temps, Lucie et sa maman Maria Tasia (accompagnées d'un tout jeune enfant, la fille de Marcel) traquaient les vaches dans l'étable de chez Tasia. Suite aux coups de feu tirés et aux maisons incendiées, elles comprirent qu'il fallait sortir de l'étable au plus tôt. Elles se cachèrent derrière une haie puis prirent le parti de fuir à travers champs vers Houmart. Elles entendaient le bruit caractéristique des tuiles qui éclataient sous l'effet de la chaleur. Lors de leur

fuite éperdue, la maman de Lucie eut encore la lucidité pratique de dire à sa fille : " Louke à tès tchâsses, c'est tès djè-rinnne ! " (Prends garde à tes bas, ce sont les derniers !). Elles ignoraient encore quel sort avait été réservé à Désiré et si leur maison avait échappé aux flammes. Arrivées chez Félix Mathieu à Grand-Houmart, quelle ne fut pas leur joie d'y retrouver Désiré qui, ayant eu pareille idée, s'était réfugié même endroit.

Après les dramatiques événements, ils retrouvèrent leur maison presque intacte. Les tentures avaient brûlés mais le feu ne s'était pas propagé. Ils découvrirent des balles logées dans la cheminée.

Pendant une quinzaine de jours, la famille Douhard s'installa chez Beaudoint au Moulin de Houmart, ayant du mal à surmonter le traumatisme. Les Robin, dont la maison avait brûlé, furent d'abord recueillis à Warre. Lorsque les Douhard rentrèrent chez eux à Coquaimont, ils les hébergèrent. Leur maison comportait entre autres trois chambres dont une leur fut réservée.

Témoignage de Marie Bouvy-Bernard

Pendant le drame, Marie Bernard et ses parents (Joseph Bernard et Alfredine Mottet) se réfugièrent en face de chez eux, au-delà de la prairie située au-dessus du talus et se couchèrent derrière une haie. Ils étaient accompagnés de la famille Robin (au moins quatre personnes). Les balles sifflaient autour d'eux. Hubert Robin, l'aîné du groupe âgé de 85 ans, fut gravement blessé au bras. Plus morts que vifs, ils restèrent tapis à cet endroit jusqu'au petit matin.

Alors seulement, ils constatèrent la dure réalité. Il ne restait rien de leurs maisons (celle des Bernard et celle des Robin, contiguë). Tout avait été détruit par les flammes : bâtiments, mobilier, vêtements, souvenirs...

Marie et ses parents allèrent se réfugier durant une semaine chez Esther Lamsoul-Philippart à Houmart. Des jeunes filles du lieu donnèrent des robes à Marie. Bientôt les Bernard revinrent vivre en face de leur maison sinistrée, dans une remise où Joseph faisait le miel (il possédait une vingtaine de ruches). Ils y installèrent le mobilier strictement nécessaire, entre autres donné par les Jacob de Warre. Deux lits furent installés à l'étage.

Les Robin se réfugièrent (probablement) à Warre dans un premier temps puis ils furent accueillis chez Désiré Douhard.

Il était impérieux de reconstruire au plus tôt. C'est l'entrepreneur Théophile Mathieu de Verlaine qui s'occupa de l'ouvrage. Dès qu'une tranche de travaux était achevée, Marie se rendait à Marche pour obtenir les autorisations nécessaires. Le corps de logis et la grange furent payés par les dommages de guerre ; l'arrière-cuisine réalisée à leur frais.

Témoignages recueillis par François Bellin en 2004

(La plupart de ces témoins sont malheureusement décédés.)

Note rédigée par M. le Curé Emile Jacquemin en 1944

(...) Le 7 septembre fut une journée tragique pour le village de Longueville. Dans l'après-midi, les Allemands incendièrent la ferme de la Hesse puis mirent le feu aux meules et hangars du village. Une heure plus tard, ils revinrent de nouveau et mirent le feu aux maisons. Les habitants s'enfuirent et se cachèrent pour échapper aux balles des soldats. Malheureusement, Mme Charles Dochain et son fils âgé d'une douzaine d'années s'aventurèrent sur la route et furent tués par les balles allemandes. Deux vieillards, Alphonse et Nathalie Ramelot, périrent dans une annexe de leur maison. Dix maisons incendiées et quatre victimes, tel fut le bilan de cette tragique journée du 7 septembre 1944.

Note extraite du registre paroissial

LES VICTIMES :

- RAMELOT Alphonse, Alexandre, Joseph, âgé de 76 ans, né à Tohogne le 2/10/1867.

- RAMELOT Mathilde, Marie, Joseph, âgée de 68 ans, né à Tohogne le 2/10/1875.

- MAGIS Louise, Ghislaine, âgée de 39 ans, épouse de DOCHAIN Charles Gilles Joseph, née à Bonsin le 9/4/1905.

- DOCHAIN Eugène, Gilles, Joseph, âgé de 12 ans, né à Tohogne le 21/07/1932.

Ces victimes, lâchement assassinées par l'armée allemande, furent toutes quatre inhumées au cimetière de Tohogne le 11 septembre 1944.

ROBIN Hubert Joseph, époux de LACROIX Marie, né à Natoye le 26/11/1858, fut gravement blessé par balles, mais, malgré son grand âge, il survécut à ses blessures. Il mourut à Durbuy le 12/01/1946.

REMERCIEMENTS :

Nos plus vifs remerciements vont à Mme Gisèle Thésia-Quoibion, à M. et Mme Marcel Ringlet-Tasia, à M. Emile Théate, à Mme Gilda Bernard-Théate, à Mme Lucie Raes-Douhard, à Mme Marie Bouvy-Bernard, à M. l'Abbé Gabriel Bombro et à Mme Jacqueline Mathieu-Raes pour tous les renseignements fournis.

Mémorial U.S. Air Force commémorant la mort de neuf aviateurs américains et le massacre de Longueville

C'est à l'initiative de MM. Jean Godinache et Jean-Pol Bair qu'un Mémorial U.S. Air Force fut élevé à l'emplacement où un B-24J se crasha le 12 avril 1944, faisant neuf victimes américaines (le long de la route Tohogne/Ocquier, non loin de la Haisse). Il fut inauguré le 9 septembre 1984, dans le cadre des cérémonies du 40^e Anniversaire de la Libération.

Le monument, construit en moellons calcaires, porte une petite croix et une plaque commémorative où l'on peut lire : « Pour notre liberté, le 12 avril 1944, onze aviateurs (ndlr : lire neuf) de l'U.S. Air Force trouvèrent la mort en ces lieux (suit la traduction anglaise). En souvenir des victimes civiles de Longueville assassinées par les nazis le 7 septembre 1944. »



Un monument à Longueville/Tohogne commémorant les victimes

Pour davantage personnaliser ce drame, début 2009, un nouveau mémorial en hommage aux quatre martyrs de Longueville a été érigé à proximité directe de la ferme Dochain au centre du village de Longueville/Tohogne et cela à l'initiative de l'Administration communale de la Ville de Durbuy et des Associations patriotiques locales. Il a été réalisé par deux sculpteurs : Naja (Françoise Bair-Laffut) de Barvaux s/O. et Willy Camps de Beringen. La première citée a créé

la sculpture ; le second, le socle. Les noms et âges des victimes figurent sur celui-ci. La sculpture, quant à elle, interpelle lorsqu'on la découvre. C'est une tête de femme (ou d'enfant) exprimant la stupeur et l'effroi..., tous ces sentiments troubles qu'ont ressentis les habitants de ce petit village lors des heures sombres qu'ils vécurent le 7 septembre 1944. Elle

est librement inspirée par la peinture intitulée " le cri " d'Edward Munch. Aucun passant ne restera indifférent !

Ce monument sera inauguré le 4 septembre 2009 à 10 h. 30 à l'occasion du 65° anniversaire de la Libération et de la Bataille des Ardennes.

